

# REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27<sup>e</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 5

MARS 1884

## LE SPIRITISME ET LE MIRACLE

RÉPONSE à M. GRESLEZ.

—

I

L'*Anti-Matérialiste* publie en ce moment un travail de M. Greslez, dans lequel ce spirite des plus anciens et des plus dévoués, soutient une opinion extrêmement dangereuse pour le spiritisme. Il y a longtemps déjà que M. Greslez cherche à faire prévaloir cette opinion, inconcevable au XIX<sup>e</sup> siècle chez un homme éclairé : « Que les faits spirites sont des miracles ». Un journal s'étant rencontré qui a bien voulu éditer cette singularité tératologique, M. Greslez la reproduit à nouveau ; c'est son droit ; mais il importe à la cause du spiritisme qu'une telle erreur soit combattue et qu'on en signale le danger.

Et d'abord l'introduction du miracle dans le spiritisme creuserait entre lui et la science un abîme infranchissable.

En effet, toute la science moderne repose sur ce *Postulat* : qu'il y a de l'ordre dans le monde et que cet ordre, qui règne partout dans l'Univers physique, est soumis à des lois fixes et nécessaires. Ce principe, que le spectacle du cosmos justifie suffisamment, est devenu un acte de foi généralement accepté. Il l'est par les savants comme par les ignorants, et c'est peut-être le seul acte de foi sur lequel de nos jours tout le monde soit d'accord.

Cette conviction est incompatible avec l'idée du miracle ; il ne peut en être autrement, puisque tout miracle constitue une dérogation à l'ordre universel. C'est ainsi du moins que le mot est compris à notre époque. Tous nos dictionnaires sont d'accord sur

ce point. J'en ouvre trois des plus récents et j'y trouve cette définition : « MIRACLE, acte de la puissance divine contre l'ordre de la nature. » (1).

C'est en vain que M. Greslez, pour se soustraire à cette définition du miracle, essaie de présenter le mot comme signifiant, ce qui est *rare, insolite, prodigieux, extraordinaire*. (Il est vrai que cette acception figurée est aussi donnée au mot dans le style familier et poétique, mais jamais dans la langue de la science et de la philosophie, qui exige la rigueur et la précision.) Mais M. Greslez, quoiqu'il en dise, ne saurait se contenter de cette acception, qui mettrait fin à tout débat entre nous, car nous ne prétendons pas qu'il n'y ait pas dans la nature des faits extraordinaires, d'autres que nous ne pouvons prévoir et encore moins produire : — le dire est puéril ; tout le monde sait cela. — Et la preuve qu'il ne saurait s'en contenter, c'est que dès les premiers mots qu'il consacre à l'exposition de sa théorie, il découvre lui-même le fond de sa pensée et se met à parler du miracle comme tout le monde et comme le dictionnaire.

Voici, en effet, comment s'exprime M. Greslez : « Nier le miracle, c'est-à-dire le phénomène à *intervention divine*, c'est nier Dieu dans la plus belle de ses prérogatives, celle de prouver son existence aux hommes, de leur accorder des *faveurs particulières*, d'une origine précieuse. »

« Le phénomène à *intervention divine* en vue de *faveurs particulières* à accorder aux hommes, » c'est bien là, en effet, ce qui

(1) Le plus bel exemple qu'on puisse citer pour faire comprendre la signification moderne du mot miracle est celui du miracle rapporté au livre de Josué : « le soleil et la lune s'arrêtant toute une journée pour permettre au peuple de Dieu d'exterminer ses ennemis ». Voilà qui répond bien à la définition du mot miracle : « phénomène en contradiction avec les lois cosmiques et l'ordre universel. » Car, comme l'a déjà fait remarquer Voltaire, quelle perturbation jetée dans le monde par deux corps célestes s'arrêtant dans l'espace et que de choses épouvantables devaient en résulter, à moins que le Tout-Puissant n'ait arrêté aussi dans leur course orbitaire, et juste pour le même laps de temps, les milliers de mondes qui se meuvent dans les espaces infinis. Quelle besogne et pour quel piteux et odieux résultat ! Absurde, n'est-ce pas ? — à moins que l'auteur du récit n'ait entendu faire qu'une amplification de rhétorique pour donner une idée grandiose d'un massacre auquel *Jéhovah Sabbaoth* se complaisait. Ce qui était bien en effet *couleur locale* et dans le goût de la poésie hébraïque à cette époque.

caractérise le miracle, et nous n'avons pas besoin de demander davantage pour avoir la pensée de celui qui a écrit ces lignes; nous sommes fixés désormais, non seulement sur le sens qu'il donne au mot miracle, mais aussi sur l'idée qu'il se fait de Dieu.

Bien que la chose semble difficile, M. Greslez est *miraculiste*, sans cesser pour cela d'être libre-penseur. Il nous rappelle le philosophe Martin dans *Candide* :

« Il y a donc encore des manichéens, demande Candide ?

— « Il y a moi, répondit Martin. »

Et pourquoi M. Greslez est-il miraculiste ?

Parce qu'il tient à établir des rapports religieux entre l'homme et la divinité. Il a raison en ceci. Mais en quoi il a tort, c'est de se figurer que Dieu a besoin du miracle pour intervenir dans tout ce qui est. S'il savait en quoi consiste la fonction divine dans le monde, il saurait que Dieu n'a que faire de violer les lois de la nature ou du *Cosmos* pour aider l'homme et lui prodiguer ses *faveurs*.

Répondues à flots sur tous les êtres, les effluves de la *grâce divine* sont, comme les rayonnements du soleil, à la disposition de tous ceux qui veulent s'en abreuver. Chacun n'en prend jamais que ce qu'il est en état d'en prendre et de s'assimiler, mais ceux-là seuls en sont privés, dont l'âme, insurgée contre l'ordre universel, a cessé de vibrer à l'unisson de la sainte harmonie des choses.

Pour faire appel au miracle, il faut se représenter Dieu comme extérieur au monde et étranger à l'universelle harmonie. C'est la vieille conception surnaturaliste, à laquelle il est évident que M. Greslez reste attaché. Son Dieu est le Dieu anthropomorphe des peuples enfants et des genèses mythologiques. C'est le Dieu paresseux et fantasque qui, après avoir dormi toute l'Eternité, s'est avisé, il y a 6 ou 7000 ans, de créer le monde en 6 jours, afin de pouvoir se reposer le septième et ne pas faire grand'chose le reste du temps.

On ne veut pas faire ici le procès au Dieu du miracle. A quoi bon? La science a tué cette fausse entité. Elle n'a pas su encore s'élever à la vraie notion de Dieu, mais elle a rendu ce service de poser les bases de la véritable conception du monde. C'est à la philosophie et aussi à la religion régénérée de faire le reste. Mais du moment où la science a pu ériger en principe l'ordre immuable qui règne dans le *Cosmos*, et l'harmonie des lois, au sein d'une nature où

rien ne se perd et où tout se transforme, le Dieu du miracle, n'ayant plus de raison d'être, a cessé de peser sur le monde.

## II

Rien de commode comme d'attribuer à la divinité les choses qu'on ne s'explique point. On se passe ainsi des longues et pénibles recherches de la science. Celle-ci devient même absolument inutile. La volonté de Dieu suffit à tout. Et quelles facilités données à la spéculation avide et au charlatanisme éhonté ! M. Greslez, certes, ne songe à rien de semblable. Il est trop honnête homme pour vouloir tromper les autres à son profit, mais on les trompe souvent de bonne foi, en se trompant soi-même. Il était bien de bonne foi, le calife Omar, lorsqu'il répondait à son lieutenant Amrou qui lui demandait, après la prise d'Alexandrie, ce qu'il fallait faire de la célèbre bibliothèque : « Si ces livres ne contiennent que ce qui est dans le Livre de Dieu (Le Coran), ils sont inutiles ; s'ils contiennent quelque chose contraire au Saint Livre, ils sont pernicious. Dans les deux cas, brûle-les. » On raisonne comme ce fanatique lorsqu'on écrit cette phrase : « Les esprits sont venus nous enseigner les règles d'une doctrine complète. » — Il n'y a pas de doctrine complète. Tout ce qui est humain est imparfait, mais tout ce qui est imparfait est perfectible. Cela suffit. Le Spiritisme ne fait que venir au monde. Comment serait-il parfait ? Qu'il marche avec l'Esprit humain vers la perfection en se rectifiant sans cesse ; voilà ce que ses amis, ses adeptes, doivent lui demander avec son éminent fondateur qui s'exprime ainsi dans son Livre de la Genèse : « *Le Spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontreraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.* » (1).

L'expression « doctrine complète », dont s'est servi M. Greslez, n'aurait pas grande importance et nous n'aurions pas pris la peine de la relever, s'il ne prétendait donner à la révélation spirite une source miraculeuse et divine, mais ce qui vient à la suite en montre tout le venin : « Que sont les Esprits, ajoute-t-il, sinon des hommes désincarnés ? S'ils avaient été autre chose que les interprètes et les serviteurs dociles de la sagesse et de la volonté divines, ils

(1) *La Genèse*, chap. 3, page 39, de la 5<sup>e</sup> édition.

n'auraient pas plus droit à notre confiance que tous ces sages, tous ces savants qui vivent parmi nous. »

Et pourquoi les communications des âmes désincarnées mériteraient-elles plus de confiance que celles des personnes revêtues de leur corps terrestre ? Pourquoi ne les jugerait-on pas sur leur valeur propre indépendamment de leur origine ? Il est quelques-unes de ces communications qui sont belles et raisonnables ; la plupart sont médiocres ; quelques-unes sont absolument nulles, et ce serait un outrage à la Raison divine de lui attribuer de telles productions.

Voyez-vous le *Logos*, ou si l'on veut, le *Paraclet* s'exprimant par cette multitude de médiums écrivains, dont le crayon inconscient court follement sur le papier pour y répandre à flots des phrases abondantes et incolores comme l'eau sortant du robinet de nos bornes fontaines ! Et ce sont ces banalités, que l'on mettrait sur le compte de la sagesse éternelle ! Et l'on croit qu'on leur donnerait ainsi le prestige qui leur manque ! O superstition, compagne fidèle de l'ignorance et de la sottise ! On te chasse par la porte et tu rentres par la fenêtre. Ah ! nous avons ici mieux que l'eau changée en vin aux noces de Cana ; et que le miracle est donc une belle chose ! Voilà des papiers couverts de phrases creuses et inutiles qui, imprimés et publiés avec le cachet d'une source divine, vont acquérir un prestige tel qu'on les préférera aux écrits « des sages et des savants » ! *Sancta simplicitas* !

Ainsi, il suffirait d'être mort pour devenir un « organe » de la vérité éternelle ! Tout cela est aussi vrai que les épitaphes inscrites sur les tombes au cimetière : « Bon fils, bon père, bon époux ! » Au cimetière, ce n'est pas dangereux. On sourit, on lève les épaules et l'on passe. Ces vanités de la mort ne sont rien. Tout le monde est dans le secret. Vous verrez qu'on nous fera regretter les saints du calendrier et de la légende dorée dont les trois quarts sont d'invention humaine. On les invoquait, entendaient-ils ? En tous cas, ils ne parlaient pas et n'écrivaient guère. Ils s'en dédommagent aujourd'hui. Ils écrivent par la main et le cerveau d'un médium, même ceux dont l'existence historique est plus que problématique. Tout le monde écrit, du reste, à présent, de l'autre monde à celui-ci et signe généralement de son nom. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que « des Esprits » qui, de leur vivant, furent de grands écrivains ou des penseurs éminents, une fois

qu'ils ont dépouillé leur enveloppe terrestre, n'ont plus ni style à eux ni originalité de pensée.

Ils écrivent comme tout le monde et débitent les mêmes banalités oratoires. Et tous spirites ! (1)

Il faut convenir que toutes ces communications, trop souvent mises sous les yeux du public, ne sont pas faites pour donner une haute idée du spiritisme. Aussi M. Greslez, qui connaît la littérature spirite, s'écrie-t-il : « que ce n'est pas avec d'aussi pauvres moyens que se fondera la religion universelle. » Nous sommes complètement de son avis. Seulement ce n'est pas une raison pour ajouter à toutes ces pauvretés l'insanité du miracle.

Le spiritisme aura déjà assez à faire pour se débarrasser des élucubrations prêtées aux Esprits par d'aveugles zélateurs, sans venir encore lui attacher au cou cette lourde pierre du miracle, qui est en train de noyer et de plonger dans les abîmes du néant toutes les religions surnaturalistes du passé.

M. Greslez nous dit que certains phénomènes spirites ne peuvent s'expliquer par les lois que nous connaissons et que c'est surtout pour ceux-là qu'il réclame le bénéfice d'une intervention divine spéciale.

Eh quoi, alors que nous savons si peu de choses de l'Univers visible, nous rougirions de dire « je ne sais pas ! » — Mais il est, dit-il encore, de ces phénomènes qui paraissent contredire les lois cosmiques les mieux établies ? — Et après ? Ne sait-on pas qu'il se produit à chaque instant des faits naturels qui ne nous semblent se soustraire aux lois de la nature que parce qu'ils sont produits par des causes qui nous échappent ? C'est ainsi qu'une foule de faits qualifiés jadis comme miraculeux ont fini par trouver leurs lois. Tels sont ceux de l'électricité et du magnétisme.

On sait maintenant que les faits de ce genre dépendent de forces naturelles et psycho-physiologiques qu'il nous est donné de diriger. Et les microbes ! Et les ferments ! Et tous ces êtres microscopi-

(1) Nous ne voudrions pas qu'on pût croire que nous condamnons les *communications* par l'écriture du médium ou par tout autre moyen de correspondance spirituelle. Nous regardons au contraire le fait comme bien digne d'être cultivé. Il est souvent très démonstratif et l'âme humaine peut y trouver d'utiles reconforts et de précieuses consolations, mais nous voudrions qu'on apportât une grande réserve dans la pratique de ces phénomènes, une véritable piété dans de telles correspondances et surtout que tout y fût soumis au contrôle d'une Raison éclairée et toujours maîtresse d'elle-même.

ques, limites du monde visible et derrière lesquels d'autres êtres, organisés sous des formes qui échappent à nos sens, poursuivent, en nombres incommensurables, leur vie erratique ou éthérée ! Et devant tant d'inconnu et tant de problèmes à résoudre, nous hésitons à confesser notre ignorance !

Parlons donc sérieusement.

Nous sommes d'accord avec M. Greslez pour désirer l'avènement de la religion universelle et nous considérons le spiritisme comme le prélude et la préparation nécessaire à cet avènement, dont nous portons, nous aussi, la Bonne Nouvelle à nos contemporains. Mais la religion universelle ne peut se fonder que sur la science et sur l'évidence des principes éternels. Le spiritisme, lui aussi, ne peut vivre et se développer qu'en suivant la méthode scientifique et prenant pour guide la raison éclairée par la science. C'est la voie prudente et sage que lui avait tracée Allan-Kardec. Voici comment il résumait lui-même son enseignement sur les prétendus miracles :

« 1° Tous les phénomènes spirites ont pour principe l'existence de l'âme, sa survivance au corps et ses manifestations ;

« 2° Ces phénomènes, étant fondés sur une loi de la nature, n'ont rien de merveilleux ni de surnaturel dans le sens vulgaire de ces mots ;

« 3° Beaucoup de faits ne sont réputés surnaturels que parce qu'on n'en connaît pas la cause. Le spiritisme, en leur assignant une cause (naturelle) les fait rentrer dans le domaine des phénomènes naturels. (1).

Ch. FAUVETY. (A suivre.)

---

Les réabonnements au journal *l'Anti-Matérialiste* doivent, à partir de ce jour, être adressés à M. René-Caillié, à Avignon-Monclars (Vaucluse), qui en est le nouveau Directeur. (5 fr. l'abonnement).

M. P. Verdad quitte à regret cette direction, à laquelle il est attaché depuis 3 ans ; sa nouvelle situation l'exige.

Nous souhaitons à la nouvelle administration le succès qu'elle saura obtenir par le travail, la volonté, son dévouement à notre cause, que personne ne peut mettre en doute.

---

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire tout le chapitre du *Livre des Médioms*, où se trouvent les lignes qui précèdent. La réfutation du miracle y est clairement exposée. C'est le chapitre III, première partie. Il est intitulé : « Le merveilleux et le surnaturel. » — Voir aussi sur le même sujet *La Genèse*, le dernier livre d'Allan-Kardec et le plus fortement pensé.

## PREUVES D'IDENTITÉ D'UN ESPRIT.

—

La conviction dans le spiritisme se fait parfois, pour le véritable investigateur, à l'aide de petits faits qui peuvent passer inaperçus, s'ils ne frappent extraordinairement l'attention.

Je n'ai jamais vu de phénomènes physiques rares, étonnants, qui piquent si fort la curiosité. Je me méfie un peu de l'étalage théâtral qui ressemble assez bien à de la physique amusante et à de la prestidigitation. Nous avons eu, il faut bien l'avouer, plus d'un mécompte avec ces médiums que l'on prend souvent pour des envoyés divins, dont on exalte l'orgueil, et qui, un beau jour, remplacent leur faculté absente, par quelque tour de leur façon pour mieux délier les cordons de notre bourse.

A côté du bien que les médiums sérieux ont fait à la cause, et qu'il y aurait mauvaise grâce à nier, il convient, par contre, de remarquer combien ces médiums déconsidèrent nos travaux, lorsqu'ils exhibent à la foule, naïve mais soupçonneuse, de prétendues manifestations spirituelles dont on découvre l'inanité.

Je comprends mieux qu'un médium extraordinaire se mette complètement à la disposition de quelque savant, comme William Crookes. Alors, les expériences menées avec toutes les garanties qu'exige la science, sont couvertes d'un nom inattaquable. Je crois aux magnifiques résultats obtenus par l'illustre savant anglais, bien plus que si je les eusse vus de mes yeux.

Je ne suis pas savant et ne pouvant préparer de longue main des expériences coûteuses, j'étudie le spiritisme selon mes faibles moyens. Je suis arrivé à me faire une conviction solide et raisonnée. L'évidence d'un monde spirituel est tellement grande qu'elle se révèle aux hommes non instruits, lorsqu'ils réfléchissent aux faits qu'ils obtiennent par des médiums même imparfaits. C'est l'un de ces petits faits que je présente aux lecteurs de la Revue.

Un ami, M. Collard, initié à nos doctrines, désirait assister à une séance spirite ; j'accédai à son désir et j'invitai expressément, ce jour-là, M. Collard et ses deux frères, une dame, le médium et votre serviteur. Plus un très vieux chien était avec nous, il avait appartenu au père de M. Collard, mort depuis 8 ou 9 ans. Je me proposais de le congédier, lorsque M. Collard intercédant en sa faveur, nous fit remarquer que la température était froide au dehors, que l'animal ne ferait aucun bruit ayant trop de peine à se

mouvoir à cause de sa vieillesse, et du reste, il était déjà couché, près du feu, la tête appuyée sur ses pattes de devant.

J'ai toujours aimé ces petites réunions intimes, dans lesquelles la fraternité s'établissant mieux que dans de grandes assemblées, on peut contenter la juste curiosité des assistants au sujet de leurs parents décédés.

Après quelques évocations, nous fûmes satisfaits des communications obtenues ; notre médium était écrivain et excellent voyant. M. Collard m'ayant demandé de faire l'évocation de son père, nos guides consultés y consentirent ; le médium vit cet esprit et commençait à le décrire minutieusement, lorsque le vieux chien releva la tête d'une façon inquiète et regarda du côté du médium. Tout à coup, il se leva, aboya, s'agita en hurlant et essaya de sauter sur la table.

M. Collard et l'un de ses frères eurent beaucoup de peine à le maintenir ; ni les caresses, ni les menaces ne le pouvant apaiser, nous l'entraînâmes dans la cour malgré sa résistance ; ses aboiements persistaient et nous troublaient encore, la porte refermée, ses aboiements persistaient.

Le médium fit le portrait de l'esprit évoqué ; aux détails, M. Collard reconnaît très bien son père, sa physionomie, sa prestance et ses habits ; l'esprit, triste et troublé, remerciait ses enfants d'avoir pensé à lui, mais peiné par les démonstrations du chien qui l'aimait et le reconnaissait, il désirait se retirer ; pour faire cesser les aboiements furieux, nous chassâmes l'animal dans la rue, mais il n'abandonna pas la maison. L'esprit se retira et le chien se tut en même temps.

Cette scène nous avait trop émus, nous ne pouvions continuer les évocations ; je dus faire la prière de clôture, et M. Collard sortit, appelant en vain le vieux chien, qui était retourné seul à son logis, à une distance de trois quarts de lieue.

Cette histoire, de tous points réelle, me fait encore rêver longuement. Ce chien qui reconnaît son maître, mort depuis huit ans, nous fournit un exemple de plus, de souvenir et de fidélité, semblables à celui donné par le chien Argus qui reconnut Ulysse, quand celui-ci revint à Ithaque, sous les haillons d'un mendiant, après vingt ans d'absence.

Un autre point de vue nous intéresse bien autrement ; je veux parler de l'identité de l'esprit du père de M. Collard, prouvée de plusieurs manières :

1° Par la sincérité du médium qui ne peut être mise en doute ;  
2° Par le portrait détaillé et parfaitement exact que fait ce médium d'une personne qu'il n'a jamais vue et dont il entendait certainement parler pour la première fois ;

3° Enfin la reconnaissance de l'esprit par le chien qui lui avait appartenu, et cela au moment précis où cet esprit est vu par le médium.

Elle est précieuse, cette affirmation du vieux chien, devant les ergoteurs qui nient l'identité des esprits, et prétendent que le médium peut lire dans la pensée de l'évocateur ou de tout autre assistant, assertion non prouvée. Les esprits sont parfois tellement visibles pour le médium qu'il les prendrait volontiers, quoique bien éveillé, pour des êtres en chair et en os. Prétendre que des esprits ne sont qu'un décalque de la pensée des assistants, alors que ces assistants doivent faire un grand effort intellectuel pour avoir un souvenir pâle, incolore et fuyant de la personne morte, c'est s'avancer à la légère, et l'on peut encore prétendre que le chien, lui aussi, ne fait que voir, ou bien pressentir la présence de ce décalque ? Non, mille fois non, pour émouvoir et agiter ainsi cet animal vieux, ventru, podagre, qui était arrivé l'oreille basse et clopin-clopant, il fallait quelque chose de réel, de bien vivant, quoique invisible pour nous. Ce qui précède, m'engage à dire ce qui suit :

Dans le numéro du mois d'octobre, du journal spirite *Le Phare*, j'ai publié un article sur l'identité des esprits, dans lequel je combats la crédulité des spirites qui croient recevoir des communications de Platon, Socrate, Marc-Aurèle, Allan-Kardec, Napoléon et beaucoup d'autres grands hommes. Il y a, me semble-t-il, un peu de simplicité et de vanité dans cette croyance. Non pas que ces esprits ne puissent pas, par extraordinaire, se communiquer à nous ; mais on devrait, avant de publier ces noms, s'être assuré de leur identité. Si les preuves ne viennent pas, il conviendrait de rester dans l'expectative. La prudence, en fait de recherches, doit être une vertu pour nous ; et puis, le spiritisme est, selon moi, plutôt une science qu'une religion. Je voudrais que, dans nos groupes, on eût cette ambition de faire des études semblables à celles de M. Crookes ; le champ est ouvert et il est inexploré, et il nous reste tant de grandes choses à découvrir. Nous ne pouvons nous imaginer tout ce que la patience et l'observation peuvent encore nous donner. Laissons à nos successeurs le soin de compléter la synthèse commencée par Allan-Kardec, ils seront plus à même que nous de décider si une

religion unique doit remplacer toutes les religions existantes et, le cas échéant, de l'établir d'une manière durable. Ils sauront s'ils doivent faire entrer le spiritisme dans les universités, laisser aussi tomber dans l'oubli toutes les religions anéanties par la science, en laissant à chaque famille le soin de prier Dieu comme elle l'entend.

Notre tâche, à nous, c'est d'amasser, petit à petit, les matériaux, d'en remplir nos revues et nos livres, de glaner un peu de science partout où nous le pouvons. La plus humble trouvaille a son prix, parce qu'elle peut mener à autre chose.

Mais ma voix n'aura pas, sur ce sujet, toute la portée que je lui voudrais. Permettez-moi de reproduire ici des fragments d'un remarquable article que vient de publier, dans *l'Annuaire de l'Observatoire*, M. Houzeau, ancien directeur de l'Observatoire de Bruxelles.

« C'est souvent des recherches en apparence les plus dénuées de portée, et par suite les plus dédaignées du vulgaire, que jaillissent un jour les conséquences les plus importantes. S'il y eut jamais un appareil de physique qui, à son origine, parut uniquement un objet de curiosité, un simple jeu de science pure, ce fut à coup sûr la pile de Volta. On en obtenait certains effets curieux, qui intéressaient le physicien et le physiologiste, mais personne ne prévoyait qu'on dût plus tard en retirer des résultats, ni la plus humble application à l'industrie.

« Que fût-il arrivé cependant si, par dédain de ce qui manque d'usage immédiat, on l'avait rejetée et mise en oubli ? Nous n'aurions aujourd'hui ni le télégraphe, ni la galvanoplastie, ni l'éclairage électrique, ni le téléphone, ni les électro-moteurs, ni tant d'autres applications merveilleuses de l'électricité. Il n'y a jamais eu d'instrument qui a conduit, dans son développement, à des inventions aussi nombreuses et aussi variées. Ce résultat est encore plus remarquable, quand on considère qu'il n'y a pas cinquante ans que la pile a été mise à profit par ses applications.

« Lorsque Scheele a isolé le chlore, dans la seconde moitié du siècle dernier, on aurait pu, avec quelque apparence de raison, demander à quoi l'opération de dégager ce gaz pouvait servir. L'étude de ce corps, auparavant inconnu, n'était que de la science pure ; les esprits qui visent exclusivement à l'utilitaire l'auraient dédaignée. Mais de cette connaissance, d'abord toute de curiosité, est sortie, avec le temps, l'opération industrielle du blanchiment.

Renfermée dans l'enceinte de nos usines, cette opération passe inaperçue et l'on ignore généralement la perturbation singulière que la suppression du chlore viendrait à produire aujourd'hui. Pendant la guerre de sécession, aux Etats-Unis, ce corps chimique manquait dans les Etats du Sud. On ne fabriquait plus de papier blanc. Il n'y en avait plus même pour écrire les lettres. Les journaux étaient imprimés sur des papiers gris, où l'encre paraissait à peine. Je conserve des notes manuscrites, que j'ai eu l'occasion de prendre à cette époque, elles sont écrites sur le grossier papier jaune, couleur de la paille dont il est formé, qui sert à faire des sacs chez les marchands.

« Pendant un grand nombre d'années, on avait montré dans les cours, aux étudiants, comment le nitrate d'argent se colore lorsqu'il est exposé à la lumière. C'était simplement alors un des innombrables faits de la chimie pure, et l'on peut ajouter un fait isolé. Parmi ceux qui étaient témoins de cette expérience, nul ne soupçonnait qu'il en sortirait un jour un art nouveau, presque merveilleux. Si cependant la science n'avait pas découvert et retenu cette altération, qui n'était utile à rien aux yeux du vulgaire, la pensée de fixer les images de la chambre obscure ne serait pas venue à Niépce et à Daguerre, et la photographie serait encore aujourd'hui à trouver.

« On a cru quelquefois que la science n'était pour rien dans certaines inventions qu'on regardait comme le fruit du hasard. Mais en examinant les choses de près, on reconnaît que le hasard sert seulement ceux qui sont préparés à en tirer parti. Il n'est fécond qu'entre les mains des hommes qui ont l'habitude de l'observation et des expériences, et qui, familiers avec les faits de la science, sont à même de suivre le fil d'analogies physiques ou mécaniques. Que de fois, au contraire, le hasard s'est présenté à qui n'en a pas aperçu la portée, avant d'être mis à profit par quelqu'un dûment qualifié !

« Ainsi des centaines de personnes avaient eu l'occasion de voir un objet allumé, une fine rognure de papier, un brin d'étoffe ou un copeau tomber dans une bouteille. Chacun était à même de constater que l'objet s'éteignait dès l'instant où il s'engageait dans le goulot. Mais il n'y eut que Sir Humphry Davy, un des savants les plus illustres de son temps parmi ceux qui cultivaient la science pure, pour trouver, dans cette observation presque grossière, le principe de la lampe de sûreté. Cet éminent physicien conclut de

cet effet de la gorge des flacons à celui des tubes en général, puis, comme extension, à celui des petites ouvertures, pour éteindre la flamme des gaz qui passent au travers. Or, pour envelopper une lampe de petites ouvertures, il n'y avait qu'à l'entourer d'un treillis de métal. La déduction paraît simple ; quelle distance pourtant sépare la lampe à toile métallique de la bouteille, dans laquelle une allumette enflammée a le hasard de tomber !

.....  
« Voilà pourquoi, dans les sphères les plus intelligentes, la science pure a acquis, dans ces derniers temps, une plus grande faveur. C'est qu'on a reconnu en elle la véritable mère de tous les progrès fondés sur les inventions utiles. Les encouragements qui s'adressent à la science pure ne portent pas des fruits immédiats ; mais ce sont les semences de l'avenir. Ne fût-ce donc que dans l'intérêt du progrès matériel, il faudrait soutenir les établissements scientifiques et les institutions de haut enseignement qui sont les éléments indispensables des progrès de la science pure et, comme conséquence, des inventions dont nous dote la science appliquée. »

Plus loin, M. Houzeau parle de la méthode scientifique d'observation, qui n'est guère employée dans nos groupes, et qui pourrait l'être, cependant, puisque Williams Crookes s'en est servi avec avantage.

« Mais il y a dans la culture de la science un autre avantage qui fera graduellement son effet sur ceux même qui reçoivent seulement une instruction limitée. La science doit ses progrès à la méthode expérimentale et à une logique rigide. Ce qui la distingue, c'est qu'elle n'accepte rien légèrement et qu'elle ne conclut pas au-delà du fait. Dans un cours de science, on apprend non-seulement les éléments d'une certaine branche des connaissances humaines, mais aussi, et souvent sans qu'on s'en rende compte, on apprend à observer avec exactitude à déduire strictement. Or, cet enseignement ne sera pas perdu. La méthode scientifique, sinon dans toute sa rigueur, au moins avec quelques-uns de ses avantages, sera appliquée plus tard, par l'ancien étudiant, aux faits de la vie journalière.

« Alors, les préjugés trompeurs perdront de leur empire, les pratiques inutiles ou absurdes seront abandonnées, et les vieilles légendes, prises désormais pour leur valeur, ne feront plus que rappeler, non sans charme peut-être, un passé qui aura disparu. »

Spirites, nous pourrions chercher dans ces vieilles légendes et dans ces préjugés certains faits vrais qui ont été rejetés avec une désinvolture qui n'a rien de scientifique. Ces faits, mis en lumière, dégagés des fables qui les entourent, pourraient être plus tard d'une grande utilité.

Du reste, dans le spiritisme, tout est à découvrir et à approfondir, la révélation étant bien incomplète encore : nous pressentons de grandes choses, et pour les faire éclore, il faut une fructueuse récolte d'observations à l'aide d'études sérieuses, suivies et habilement conduites. — *Ch. Marc.* (Liège, 14 février 1884.)

---

## MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

---

M. Burq, dans ses *Origines de la Métallothérapie*, établit une distinction évidemment fondée entre le magnétisme et l'hypnotisme.

Hypnotisme et magnétisme ont pour terrain commun la névrose : 1<sup>o</sup> tandis que, dans le magnétisme, le sujet est passivement introduit dans cet état nouveau, dans l'hypnotisme il y pénètre de lui-même ; 2<sup>o</sup> la sensibilité aux pratiques magnétiques est bien moins répandue que la sensibilité à celles de l'hypnotisme, et si tous les sujets magnétiques sont aussi des sujets hypnotiques, la réciproque n'est nullement vraie ; 3<sup>o</sup> le pouvoir de la suggestion, déjà si étonnant dans l'état hypnotique, est bien plus grand encore dans l'état magnétique ; « surtout, ajoute M. Burq, lorsqu'il est poussé jusqu'à la production du phénomène qui a reçu le nom de lucidité » ; et continuant : « le sujet a perdu sa personnalité, une autre volonté s'est substituée à la sienne, ce n'est plus qu'un reflet et c'est alors que s'observe la dualité psychique et la transmission de la pensée » ; 4<sup>o</sup> enfin, tandis que, d'après les observations et expériences du même, le magnétisme est contre des névroses invétérées un agent thérapeutique de premier ordre, « dont on peut suivre les effets curatifs avec le thermomètre, l'esthésiomètre et le dynamomètre », aucune propriété analogue n'a été attribuée à l'hypnotisme et on lui en a même, avec exagération probable, imputé de toutes contraires.

Donc, conclut M. Burq, la différence entre le magnétisme et l'hypnotisme est trop grande pour que la même dénomination

puisse leur convenir. « Le mot d'hypnotisme eut un moment, il est vrai, ses avantages. Mais, outre que ce vocable ne peut plus aujourd'hui tromper personne, outre que les rangs de ceux qui se compromirent davantage à crier haro sur le magnétisme animal vont en s'éclaircissant de plus en plus et que, de nos jours, personne n'oserait plus traiter de mystifiés ou de mystificateurs les Jussieu, Deslon, Deleuze, Husson, Rostan, Georget, etc., notre amour pour la vérité aussi bien que notre indépendance nous faisaient un devoir d'arborer fanchement notre drapeau ». Et de là, le nom de magnétisme inscrit au frontispice de son livre.

Avec la même franchise, M. le docteur Ch. Richet a écrit le même mot en tête de sa conférence à l'Institut populaire. Sans s'arrêter nulle part à dresser le tableau des caractères respectifs du magnétisme et de l'hypnotisme, il constate cependant la diversité de leurs résultats comme aussi de ceux qu'on obtient lorsqu'on expérimente sur des malades du genre des hystéro-épileptiques de la Salpêtrière, et il ajoute un trait important aux différences mentionnées plus haut. Ce trait est celui-ci : les symptômes psychiques sont plus marqués dans l'état magnétique ; les symptômes somatiques le sont davantage dans l'état hypnotique ; ainsi les nerfs et les muscles deviennent tellement excitables, qu'au plus léger attouchement soit sur les muscles, soit sur les nerfs qui leur commandent, les muscles se contractent ; c'est ce qu'on a appelé l'hyper-excitabilité neuro-musculaire. La relation que M. Charcot a découvert entre cet état musculaire et les excitations visuelles est elle-même des plus remarquables : ouvre-t-on l'un ou l'autre des yeux du sujet, le droit par exemple, l'appareil musculaire du côté droit ne peut plus se contracter et devient cataleptique.

Passons maintenant aux sujets endormis au moyen de passes, aux sujets magnétisés.

On a vu ci-dessus que c'est dans cet état que le pouvoir de la suggestion est à son comble. Le somnambule n'a plus de volonté ; il est corps et âme aux ordres du magnétiseur. Sa direction est en celui-ci, qui, d'un mot, d'un geste, lui fait instantanément voir, éprouver, faire tout ce qu'il veut. Il est destitué de jugement. Le geste, le mot équivalent à la pression du doigt sur l'un des boutons, l'un des registres d'un mécanisme monté, qui accomplira fatalement telle série de mouvements acrobatiques ou autres ou dévidera telle ou telle suite de sons ; de même du somnambule : suivant que le magnétiseur aura porté sur tel ou tel des éléments

psychiques du sujet l'excitation verbale ou mimique, le sujet éprouvera et accomplira nécessairement toute la suite des sensations correspondantes et des actes corrélatifs. Ce n'est plus, et dans toute la rigueur du mot, qu'un automate et il faut que son imagination soit singulièrement exaltée.

Supposez qu'on vous dise : « Voilà un lion », et que c'en soit assez pour qu'aussitôt surgisse devant vous un lion rugissant et bondissant, dont la vue vous causera la même frayeur que si la rencontre, au lieu de se faire dans votre chambre, avait une gorge de l'Atlas pour théâtre. Tel est le cas du somnambulisme, et je n'ai fait que reproduire un exemple présenté comme typique par M. Richet. Aussi la surexcitation de l'imagination est-elle un des caractères du somnambulisme.

D'un autre côté, pour que tous les autres sens, et spécialement le goût et l'odorat, soient passibles d'hallucinations non moins fortes que les précédentes, et qu'une saveur insipide ou infecte puisse devenir une saveur exquise, il faut que la sensibilité vraie soit étrangement altérée, et en effet, le somnambulisme est ordinairement tout à fait anesthésique. A l'inverse, la sensibilité morale devra être aussi exaltée que l'autre est devenue obtuse, pour que d'un seul mot, évoquant une idée gaie ou triste, on le fasse rire aux éclats ou pleurer à chaudes larmes. On a maintenant la clé de ce qui va suivre.

Miss C. a été endormie par M. Richet. C'est une Américaine. Elle veut retourner dans son pays. Le magnétiseur l'y conduira. Ils s'embarquent. Elle fait remarquer comme le sifflet de la machine crie fort. On part, elle est aux anges. Mais bientôt les vagues impriment au navire un fâcheux mouvement d'escarpolette. « Elle pâlit, rejette la tête en arrière, a tous les symptômes du mal de mer. »

Souvent, à Beaujon, le conférencier, alors interne, endormait une malade nommée M... Un jour il lui fit visiter un cimetière. Ils descendirent dans un caveau. M. Richet ouvrit un cerceuil et s'en repentit aussitôt. En effet, une inexprimable dégoût s'est peint sur le visage de la jeune femme, bientôt en proie à une attaque de nerfs qui dura près d'une heure et fut très difficilement calmée.

Rien de tout cela n'est neuf. Il ne s'y trouve rien qui n'ait jadis fait faire des gorges chaudes à la tourbe des hommes considérables dont le scepticisme aura tant compromis l'autorité des corps savants ; rien non plus dont l'analogie ne se voie dans l'hypnotis-

me. Mais outre que cela se produit aujourd'hui sous une garantie nouvelle, digne de prise en considération, c'est obtenu, non plus par le procédé hypnotique, mais par le moyen des passes magnétiques.

Bien entendu qu'au réveil les sujets ne se souviennent de rien de ce qu'ils ont pu faire, dire ou éprouver, et qu'ils en recouvrent la mémoire lorsqu'ils rentrent dans l'état magnétique. Et c'est ce que M. Richet ne manque pas de noter.

---

## UNE SOMNAMBULE QUI VEUT S'ENVOLER

---

MM. Decaisne et Gorecki donnent l'histoire d'une somnambule observée par eux dans un service hospitalier, où ses parents, gens aisés, l'avaient amenée dans le but de la protéger contre elle-même, la malade ayant plusieurs fois, dans ses accès, cherché à *s'envoler* par les fenêtres. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, très frêle, blonde, nerveuse, anémique, qui avait reçu une fort bonne éducation, « une éducation supérieure — disent les auteurs qui viennent de nous apprendre qu'elle était la fille d'un épicier — à celle que l'on rencontre ordinairement dans cette classe. » Palsambleu ! ces gentilshommes n'auraient-ils pas écrit cela en accès de somnambulisme ?

Chaque jour, vers quatre heures, elle tombait dans le sommeil somnambulique et jusqu'à dix heures ou minuit, où le sommeil naturel remplaçait le précédent, elle offrait le phénomène que voici :

Ses yeux sont clos, et telle est la contraction des paupières qu'il faut, pour les séparer, beaucoup de force. L'ouïe, l'odorat, le toucher, sont extraordinairement développés. Elle discerne « presque tous les actes accomplis auprès d'elle ». Qu'on déploie un mouchoir, que ce soit une clé, la main, une assiette qu'on approche de sa figure. Il lui arrivera de prendre un mouchoir pour une serviette, et *vice-versa* ; mais c'est toute l'étendue de ses erreurs. Un faible bruit produit à une distance telle, qu'aucune personne à l'état naturel n'en peut rien entendre, est aisément perçu par elle. Ses yeux clos n'empêchent pas qu'elle évite les personnes et les choses qui se rencontrent sur son chemin. Qu'un obstacle fortuit vienne à surgir, elle en a connaissance et le tourne « presque comme si elle pouvait le voir ». Comme les chauves-souris de Spalanzani qui, privées de la vue, n'en trouvaient pas moins, en vo-

lant, les étroites ouvertures par lesquelles elles pouvaient fuir ; est-elle alors guidée par le sens du tact ? Il eût fallu lui faire mettre des gants et couvrir la figure d'un masque de verre. Chose touchante : « elle conservait au plus haut point le sentiment de la pudeur et de la réserve, tant en paroles qu'en actions. Couchée dans son lit, elle avait soin de ramener ses draps jusqu'à son cou et s'opposait à la moindre tentative faite pour la découvrir. » Enfin, elle semblait insensible à la douleur, tout en ayant connaissance de ce qu'on faisait pour s'en assurer.

A l'hôpital aussi, il lui arriva de vouloir s'élaner par la fenêtre, « comme si elle eût pu voler dans l'air », ce qui nous donne lieu de croire qu'il y avait chez elle insensibilité complète des extrémités inférieures, de même qu'il y avait insensibilité d'une autre partie chez l'hystérique qui racontait à M. Azam cette aventure à elle arrivée un jour, qu'elle assistait à une très belle cérémonie religieuse : tout ce qui l'entourait avait disparu, et elle aussi, car elle avait cessé d'être elle-même ; elle s'était envolée, et comme un ange avait monté vers le ciel. Or, un examen attentif de la partie du corps sur laquelle elle s'asseyait, comme tout le monde d'ailleurs, prouva que cette partie était anesthésique ; « si bien, dit l'observateur, que, ne se sentant pas assise et l'exaltation religieuse aidant, elle avait cru voler. » Et, en terminant : « Combien de miracles n'ont pas d'autre origine ! » Ce qui revient à dire qu'ils manquent par la base.

V. MEUNIER.

---

## LE SPIRITISME A DOUAI.

---

Chers Messieurs et F. E. C. Nous n'avons pas de bons médiums à notre disposition, ce qui est cause que nos séances ne présentent rien de bien remarquable. De plus, une grande partie de nos adeptes est dispersée un peu partout. Les uns ont quitté la ville, les autres font du spiritisme chez eux. Cependant, nous ne nous décourageons pas ; toujours nous semons, pour pouvoir récolter plus tard. — Ci-inclus, vous trouverez un article qui vient de paraître sur le spiritisme dans *l'Indépendant de Douai* (numéro du 13 décembre). — Jadis, ce vénérable organe tombait souvent à bras raccourcis sur notre doctrine. Aujourd'hui, comme le fier Sicambre, il courbe la tête, et il adore ce qu'il a brûlé la veille. C'est d'un bon augure pour l'avenir.

*L'Ami du peuple*, journal républicain, nous est également sympathique. Son rédacteur est un de mes amis. — De plus, je possède comme Rédacteur en chef un vaillant petit organe : *Le Journal de Denain*, ce qui me permet de propager parmi mes cinq mille lecteurs des idées de progrès et de liberté ; dans quelques jours, je compte pouvoir fonder deux autres organes, un pour Douai, et un autre pour Lens. — Républicain progressiste, je combats énergiquement pour la défense de la république démocratique, j'affirme avec Godin le socialisme pratique, et je déclare hautement que je suis spirite ; -- Vous voyez bien, frères, que je ne cache pas mon drapeau dans ma poche ? Si les nombreux journalistes spirites ne craignaient pas tant le ridicule, depuis longtemps déjà notre doctrine aurait pris un essor formidable. J. JÉSUPRET fils.

---

## LES SALTIMBANQUES DE LA SCIENCE.

RÉPONSE A M. WILFRID DE FONVIELLE.

*Journal de Denain*, 15 décembre 1883.

Il existe de par le monde un grand savant, et cet illustre savant se nomme : Wilfrid de Fonvielle.

Inclinez-vous, mes frères !

Or, cet illustrissime prosateur, qui est en même temps un physicien garanti bon teint, vient de faire éditer, à la librairie Dreyfous, un ouvrage intitulé : *Les Saltimbanques de la science* (saluez une fois, messieurs !).

Seulement, il faut que je vous avoue que le titre de ce volume remarquable n'est tout simplement qu'une étiquette collée sur la marchandise. Notre aimable auteur scientifique (saluez deux fois, messieurs !) ayant déjà fait paraître, il y a quelques années, un véritable bouquin qui n'est autre que la doublure de celui-ci et dont le titre était le suivant : *Comment se font les miracles en dehors de la science* (ouf !). Dans ce volume, au style ampoulé, s'éta-  
lait, tout au long, une tartine fastidieuse contre le spiritisme, le magnétisme, et les savants qui se sont occupés de ces deux sciences.

Ce bon M. de Fonvielle (saluez trois fois, messieurs !) que les lauriers de feu Bouillaud empêchaient sans doute de dormir, a voulu laisser son nom aux générations futures. Dans ce but louable, nous l'avouons en toute sincérité, il a écrit, compulsé, pondu un tas

d'in-octavo indigestes qui moisissent chez les libraires ou qui sont, ô sort infortuné ! mangés par les rats chez les épiciers.

Son premier ouvrage avait eu un tel retentissement sur notre machine ronde que tous les échos de la renommée avaient proclamé M. Wilfrid, grand pontife de la science moderne (applatissez-vous, messieurs !)

Aussi, le cher homme ne voulant pas s'arrêter en un si beau chemin et à seule fin que nul n'en ignore, vient-il de faire rééditer sa prose, sous un nouveau pavillon !

Quelle modestie ! quelle candeur ! quel désintéressement ! chez cet aimable physicien. (Prière de ne pas confondre la haute profession de M. Wilfrid de Fonvielle avec l'art que Robert-Houdin a illustré).

Voilà, amis lecteurs, de quelle façon ce chef-d'œuvre épique intitulé : *Comment se font les miracles en dehors de la science*, est devenu presto-subito : *Les Saltimbanques de la Science*.

Admirez donc, messieurs, ce tour de force remarquable !

Une, deux, trois, quatre ; passez muscade !

Quel moyen commode et expéditif de vendre ses rossignols ? Que l'on vienne nous dire maintenant que M. Wilfrid de Fonvielle n'a pas l'imagination inventive.

Vrai, l'on ne joue pas de pareils tours à d'honnêtes lecteurs.

Moi qui, au nom seul de l'ouvrage, avait cru mettre la main sur un oiseau rare, quelle désillusion n'ai-je pas éprouvée en constatant que le susdit oiseau n'avait fait, comme certain geai de la fable, que changer de plumage ?

M. de Fonvielle a pris sous sa haute protection, dans son volume, la science tout entière ; investi du pouvoir suprême, il se drape aujourd'hui majestueusement dans son infaillibilité scientifique. Les autres savants, ses confrères, ne sont que des ignorants auprès de lui. Volontiers il écrirait sur son chapeau, en se faisant la gardien de la docte corporation des académiciens brevetés, patentés, décorés du monde entier : c'est moi qui suis Wilfrid, berger de ce troupeau.

Monsieur Wilfrid de Fonvielle a dû être annoncé dans les temps anciens.

Peut-être bien que si nous fouillions les prédictions de Nostradamus, nous y trouverions que la venue de notre savant compatriote Wilfrid y a été prédite ?

Le très illustre physicien a découvert, à lui seul, tous les trucs

des spirites et des magnétiseurs. Quel tour de force ! cela vaut bien assurément le changement de couvertures de son ouvrage ?

D'après l'aimable auteur des saltimbanques de la science, Williams Crookes, le célèbre inventeur du radiomètre, le plus grand savant de l'Angleterre, à qui nous devons la découverte de la matière radiante ; Alfred Russel Wallace, l'illustre naturaliste, l'émule de Darwin ; François Varley, le physicien bien connu, l'inventeur du condensateur électrique ; M. de Morgan, président de la Société de mathématiques de Londres ; Cox, l'illustre jurisconsulte, qui tous ont affirmé publiquement la véracité des phénomènes spirites, ne sont que des ânes.

Zöllner, Ulrici, Weber, Fechner et autres, les princes de la science en Allemagne qui, eux aussi, bravant le ridicule, ont osé déclarer que les faits produits par des médiums sont réels et incontestables, obtiennent de cet excellent M. de Fonvielle un brevet de charlatans !

Camille Flammarion, le grand astronome ; Victorien Sardou, le spirituel auteur de *Divorçons*, sont gratifiés d'épithètes semblables.

Pauvre spiritisme, Monsieur de Fonvielle te devait bien ce coup de pied de l'âne ! Seulement tu ne t'en porteras pas plus mal, au contraire, et Monsieur Wilfrid sera depuis longtemps déjà réduit à l'état de momie que ta doctrine, comme un phare lumineux, éclairera encore l'Univers.

J. JÉSUPRET fils.

---

## VOIX HUMAINES ENTENDUES DANS L'ESPACE

---

Nous traversions l'une de ces périodes pluvieuses qui font le désespoir du paisible et labourieux agriculteur. J'étais alors administrateur de la vaste terre de Fontaine-Française (Côte-d'Or), appartenant en ce moment à Madame la Marquise de La-Tour-Pin. Ma maison était séparée du parc (et faisait partie du domaine dont je viens de parler), par un verger et un mur dans lequel, pour la facilité de la surveillance, on m'avait autorisé à ouvrir une baie de porte. Un dimanche de Juillet, les écluses du ciel semblant vouloir se fermer, j'avais donné rendez-vous au parc, à 1 heure de l'après-midi, à tout mon personnel de travailleurs, pour retourner des javelles de blé qui germaient sur le sol. Arrivé le premier, à pied d'œuvre, je me mis à travailler seul, mais à peine avais-je commencé, que j'entendis très distinctement une voix de

femme, sonore et claire, me dire : « *M. Louis, on vous attend à la maison, venez, je vous en prie* »

Je pris cette voix pour celle de notre bonne qui m'appelait en dehors du mur de clôture ; il y avait à peine cinq minutes que j'avais quitté mon domicile, et très contrarié d'être dans la nécessité d'y retourner. Quelle ne fut pas ma surprise, en y entrant, de n'y trouver que la jeune Claudine, occupée à enlever ce qui restait sur la table, laquelle me donna l'assurance que depuis mon départ pour le parc elle n'avait pas quitté un seul instant sa besogne !...

Je retournai de suite à mon travail, bien pénétré que, dans cette circonstance, je n'avais eu affaire qu'à un phénomène spirite.

En arrivant aux champs, toujours seul, je me remis au travail et après quelques secondes, j'entendis aussi distinctement que la fois précédente des voix criardes d'enfants qui se disputaient vigourement. Je me mis en route pour les corriger, avec la pensée que j'allais me trouver en présence de petits voleurs de nids d'oiseaux qui se querellaient pour se partager leur larcin. Je pris en conséquence mes mesures pour arriver jusqu'à eux, et je me glissai doucement par le jardin potager, le long du mur qui le sépare du parc ; je m'arrêtai à l'extrémité du mur où se trouve la porte communiquant avec le bois, à l'endroit où commencent les massifs des bosquets. Quel ne fut pas encore mon étonnement, au sortir de ma cachette, de ne rencontrer que le silence !... Je me trouvais donc à nouveau en tête-à-tête avec un deuxième phénomène spirite.

Je pourrais multiplier les phénomènes d'audition de cette nature, et me borne à reproduire les faits qui précèdent, comme étant les plus nouveaux ; j'affirme à mes lecteurs qu'ils sont l'expression de la vérité la plus austère.

Fontaine-Française (Côte-d'Or.)

MAGNIEUX (LOUIS).

---

## SOUVENIRS D'UNE AUTRE VIE

Tiré de : *Dieu, l'âme et la nature*, par M. PIORRY, poète.

Dans le cercle rapide où roule l'existence,  
Parfois un sentiment de vague souvenance  
Vient comme un vif éclair se peindre à notre esprit,  
Où le temps qui n'est plus par les sens est écrit :

Il semble que jadis, dans un antique monde  
Que nous apercevons dans une nuit profonde,  
Nous ayons déjà vu ce que nous découvrons,  
Nous avons existé comme nous existons.

S'il arrive pourtant que, sondant la mémoire,  
Nous déroulions les plis de notre propre histoire,  
Dans ce passé lointain nous ne pouvons saisir,  
Le fil mystérieux qui mène au souvenir.

C'est que l'âme, planant en deçà de la vie,  
Aux limites du temps n'est en rien asservie,  
Et qu'elle est ébranlée en mémoire d'un lieu  
Où jadis la plaça la volonté de Dieu!

---

## POURQUOI PLEURER

SONNET à Mme C. G.

Pourquoi toujours pleures-tu celle  
Que Dieu t'a prise toute enfant ?  
La vie est-elle donc si belle,  
Qu'on perde tout en la perdant ?

De ta fille l'âme immortelle  
S'est envolée au Dieu clément,  
Sans souiller le bout de son aile  
A notre fange un seul moment.

Un tel destin ferait envie :  
Elle n'a connu de la vie  
Que ton immense et tendre amour,  
Puis au Seigneur s'est endormie,

La main dans ta main amie,  
Sûre de te revoir un jour.

(Extrait de *Matin et Soir*), Poésies de CÉCILE GAY.

---

## RAYONNEMENT SUR L'HERBE COUVERTE DE ROSÉE.

(Voir la *Revue spirite* de septembre 1883, page 450). RÉPONSE A  
LA REMARQUE DE M. ETIENNE MARTIN.

C'est un phénomène très-simple et bien connu, analogue à celui qui se produit dans les montagnes, quand on se trouve *entre le soleil et du brouillard*. L'aurole n'est visible que pour l'observateur et seulement autour *de son ombre*, et si les animaux pou-

vaient parler, ils raconteraient qu'ils voient cette auréole autour de leur ombre. (Voir le *Dictionnaire de Larousse*, 14<sup>m</sup>e volume, page 986, article *Spectra, spectre de Broken*, etc). X....

Messieurs: Avez-vous remarqué, dans le N° 22, novembre du *Reformador*, ce petit article que je traduis mot à mot ?

— On lit dans le *Courrier Catalan*, organe apostolique, la sentence suivante d'une *moralité incomparable* :

» Etre libéral est un plus grand péché qu'être blasphémateur, adultère, homicide ou toute autre chose quelconque que la loi de Dieu défend. »

— Et résigner sa faculté de penser, que sera-ce ? Etouffer l'étincelle divine déposée dans l'être pensant, offenser le créateur en inutilisant l'arme qu'il nous a donnée pour le progrès, sortir de la place qu'il nous a assignée dans la création pour aller au niveau des brutes.

— Ah ! Pères ! Pères ! Par charité lisez les *Évangiles*. Ne tentez plus de préférer votre volonté à celle qui est écrite dans les replis les plus profonds de nos cœurs. Pensez à la grande responsabilité qui pèse sur vous. — Mme Anna V. Tournier.

Le *Petit Méridional* reproduit le discours suivant de M. V. Tournier, spirite convaincu :

ENTERREMENT CIVIL. — Vendredi ont eu lieu les obsèques civiles du citoyen *Ajac Isidore*, rentier, vieillard de 75 ans, qui a été accompagné à sa dernière demeure au milieu d'amis et de coreligionnaires, parmi lesquels nous avons remarqué, avec satisfaction, un grand nombre de femmes.

M. Tournier a profité de la circonstance pour prononcer un discours que nous sommes heureux de reproduire en entier :

« Sœurs et frères en libre pensée, les enterrements civils se multiplient. C'est le signe que la conscience se dégage peu à peu des ténèbres que le cléricalisme a, pendant des siècles, amassées sur elle. Le système de compensations commodes doit finir, et il faut que les dévots sachent que le seul moyen de se faire pardonner ses fautes, c'est de s'en corriger. A nous, libres-penseurs, de proclamer cette grande et salutaire vérité, qu'il ne peut pas y avoir de religion en dehors de la pratique de l'honnêteté.

» Dédaignons les injures de ces hommes pieux, qui vont puiser leurs saintes indignations dans les tripots et les lupanars. Leurs pareils, chez les Juifs et chez les Païens, poursuivaient des mêmes

colères les chrétiens libres-penseurs qui, à l'exemple de leur chef sublime, se faisaient enterrer sans le concours du clergé d'alors.

» Le monde serait mal fait, s'il suffisait à un scélérat, pour éviter le juste châtement qui l'attend, de murmurer, au moment de sa mort, ses crimes à l'oreille d'un prêtre et d'en recevoir l'absolution. Ainsi, sans doute, ne pensait pas Ajac Isidore, que nous honorons aujourd'hui, en accompagnant ses restes mortels à leur dernière demeure. Ce devait être une grande et vigoureuse nature, puisque à 75 ans, à un âge où les facultés affaiblies donnent un plus faible accès aux capitulations de conscience, il a su mourir dans l'intégrité de sa foi de républicain et de libre-penseur.

» Il était libre-penseur, parce qu'il était républicain. Esprit logique, il avait compris qu'on ne peut être libre dans la sphère politique qu'à la condition de l'être dans la sphère religieuse. Pour être son propre roi, il faut commencer par être son propre prêtre. Être tous pontifes et rois, voilà l'idéal humain, et, permettez-moi de l'ajouter, parce que c'est rigoureusement vrai, l'idéal chrétien.

» C'était le tien, ô Ajac ! Et tu vois aujourd'hui, mieux que nous, toute l'étendue de sa vérité.

» Si tu as eu la douleur de laisser derrière toi une partie de ta famille, tu as la consolation d'être réuni à ta compagne, à ta fille et à ton fils, tombé sur les champs de bataille de l'année terrible.

» Adieu, vieux soldat de la République, adieu et au revoir, vieux champion de la libre pensée, de l'unique et éternelle religion, de la religion de la conscience. »

---

## UNE ÉPREUVE MANQUÉE

(Suite.)

(Voir revue du 15 février.) — Besançon, 23 novembre 1883. — *Médium M. C.*... — Mes amis, je reprends la suite de mon récit. J'étais atterré en voyant sans cesse autour de moi une image fidèle des maux que j'avais causés par ma dureté de cœur. Je crus un moment que je resterais toujours ainsi, et cette pensée m'était insupportable. Il me semblait qu'un voile s'était déchiré. Je comprenais maintenant la vérité. J'avais un regret immense d'avoir pris un état qui ne pouvait s'exercer sans causer le malheur d'un grand nombre de mes semblables. Je maudissais la soif des richesses et des jouissances qui m'avait poussé dans cette voie funeste et avait causé ma perte ; à ce moment j'aurais donné beaucoup

pour avoir été un de ces malheureux que j'avais pressuré, pour avoir été la victime et non le bourreau. Je ne puis apprécier la durée du temps pendant lequel je restai dans cet état. La crainte du châtement avait évoqué ces images autour de moi, le remords les y retenait. Cependant, avec le temps et à mesure que je me débarrassais de l'influence de la matière, je reprenais un peu de force morale et il me devenait possible de réfléchir sur ma destinée. Je me rappelai mes existences précédentes. Je me souvins de la façon dont la justice de Dieu s'était déjà exercée à mon égard, et je compris que ma souffrance ne serait pas éternelle et que mon devoir était de racheter le passé en faisant, s'il était possible, dans une nouvelle incarnation autant de bien que j'avais fait de mal dans celle qui venait de finir. A mesure que ces réflexions, ces résolutions se faisaient jour en moi, les images lugubres qui m'obsédaient depuis ma mort s'effaçaient et ma prière était toute morale. Un remords bien sincère s'était emparé de moi, parce que délivré enfin complètement de l'influence de la matière, je comprenais que tous les hommes sont frères, et que leur devoir est de s'entre aimer et de s'entr'aider, devoir que j'avais foulé aux pieds.

Du moment que je fus bien résolu à travailler de toutes mes forces, à réparer le mal que j'avais fait, mes regrets amers s'adoucirent, et me laissèrent la liberté d'esprit nécessaire pour préparer, par des études sérieuses, la nouvelle épreuve par laquelle j'espérais regagner le terrain perdu. Je compris alors, et cela me fut expliqué par mon guide, que les souffrances que j'avais infligées à tant de mes frères avaient eu pour ces derniers leur raison d'être, soit comme expiation, soit comme stimulant pour leur activité, soit enfin, pour faire naître en eux le sentiment de la justice, provoqué par l'injustice qu'ils éprouvaient. Mais cependant j'étais coupable, parce que mon avancement était assez grand pour que je puisse comprendre la loi morale, et que dès lors je n'aurais pas dû me laisser entraîner à la violer par l'appât des richesses et des jouissances. Ces réflexions m'avaient rendu du calme, parce que c'était un soulagement pour moi de penser que si mes victimes n'avaient pas souffert pour moi, elles auraient souffert pour d'autres, puisque les souffrances leur étaient utiles et faisaient parti de leur épreuve. Mais cependant je pris la résolution de ne plus être désormais un instrument volontaire des souffrances d'autrui, puisque cela était contraire au bien et condamné par la conscience.

Je me promis bien de ne plus souffrir pour semblable faute et

pour commencer je résolus de choisir une épreuve qui me permît de faire aux petits et aux humbles autant de bien que je leur avais fait de mal.

Ce qui précède était nécessaire pour vous faire bien comprendre en quoi j'ai failli encore, dans l'existence où vous m'avez connu, et pourquoi j'ai été saisi d'un tel désespoir lorsque j'ai vu que l'attrait de la matière m'avait encore une fois entraîné hors de la droite voie. La prochaine fois j'aborderai le récit de ma dernière incarnation, vous verrez comment je fus entraîné à lui donner un tout autre caractère que celui que j'avais résolu de lui imprimer. — Votre ami reconnaissant, G...

*Besançon, 30 novembre 1883.* Mes amis, lorsqu'il s'est agi de me réincarner pour l'épreuve dans laquelle vous m'avez vu, pendant celle qui dure encore pour vous, je résolus de tout faire pour me réhabiliter, pour racheter mon passé. J'avais pressuré les pauvres, les malheureux, ceux qui ne pouvaient pas se défendre. Je résolus d'être dorénavant leur bienfaiteur. Je me dis que si j'étais en rapport avec les paysans, j'aurais de fréquentes occasions de connaître leurs misères et de venir en aide à ceux qui en auraient besoin. Pour cela, il fallait ne pas être misérable moi-même. Il fallait avoir une certaine aisance. Je demandai donc à Dieu et à mes guides, non de me faire naître dans une famille riche, mais de ne pas mettre obstacle à ce que je puisse m'enrichir péniblement par mon travail, pour que je puisse enfin mettre à exécution mes projets de rachat du passé, par de bienfaisants exercices envers mes semblables malheureux.

Il me semblait qu'en naissant pauvre et faisant ma fortune moi-même par mon travail, je connaîtrais mieux les souffrances des classes ouvrières et serais plus disposé à les secourir. Il me semblait que j'avais tout combiné pour le mieux. Mon guide me dit bien que peut être il vaudrait mieux me résigner à une existence de misère, afin de souffrir ce que j'avais fait supporter aux autres et subir ainsi la peine du talion, que ce serait une bonne préparation à l'existence que j'avais en vue.

Mais je fermai l'oreille à ce conseil. Je crus par outrecuidance que je saurais bien me tirer à mon honneur de l'épreuve que j'avais choisie et je crois que j'étais confirmé dans cette pensée par une certaine crainte de la misère, que je n'osais pas affronter. Quoiqu'il en soit, mon guide n'insista pas et me laissa le choix et je poursuivis mon projet.

Je me réincarnai donc dans une famille peu aisée, et lorsque je fus arrivé à l'âge où il fallait choisir un état, je tournai mes idées vers le commerce, pour lequel je me sentais beaucoup d'attrait. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais perdu tout souvenir du passé et que, pour réaliser mon plan, il était nécessaire que je fisse d'abord une certaine fortune qui me permît de donner suite à mes projets charitables. De tout ce plan, il ne me restait que l'idée de gagner de l'argent et de me créer une bonne position par le commerce. Toutes mes aspirations se tournèrent de ce côté, et comme malheureusement le commerce n'est pas une école de morale et de désintéressement, comme le but des commerçants est de gagner de l'argent, je ne fus pas très scrupuleux sur l'emploi des moyens, n'éprouvant aucune répugnance à faire, pour réaliser des bénéfices, ce que je voyais faire aux autres.

J'étais au début un très petit commerçant, allant faire le commerce des grains à travers les villages. Ces petits négoce comportent toutes sortes de manœuvres peu loyales, qui ne sont excusables que parce que les gens auxquels on a affaire emploient sans hésiter les mêmes moyens, et que l'on est condamné en quelque sorte à tromper les autres ou à être trompé par eux. Certes, ce n'était pas là une bonne école de vertu ni une bonne préparation à la vie d'austère bienfaisance qui devait être la mienne, quand je serais riche. Mais alors toutes ces belles résolutions étaient oubliées, et si je poursuivais la fortune, c'était pour être plus heureux, mais plus heureux moi-même et non pour faire le bonheur des autres. Du reste, je ne dois pas me faire pire que je n'étais et je me bornais à faire comme mes confrères.

Cependant, mon aptitude réelle pour le commerce m'avait permis de faire quelques bénéfices et d'acquérir une certaine réputation d'habileté. Je fis une association avec ce brave M..., qui valait mieux que moi, mais qui n'avait pas au même degré que moi l'instinct des affaires. Nous fîmes le commerce des vins, des grains, des fourrages, avec les capitaux qu'il avait apportés, puis nous achetâmes un moulin et au bout d'un certain nombre d'années, je fus à la tête d'une jolie fortune. C'était bien le moment de réaliser mes plans et de devenir le bienfaiteur de la contrée que j'habitais. Les occasions ne me manquaient pas. Il m'était bien facile de connaître la position réelle des malheureux, et j'avais dans mes marchandises de quoi leur venir en aide dans leur détresse, et principalement dans les années de cherté exceptionnelle. Je le

faisais dans une certaine mesure, mais je dois avouer que ce n'était pas par esprit de charité fraternelle, comme cela eût dû être, mais seulement parce que dans ma position je ne pouvais m'en dispenser. Je faisais seulement ce qui était indispensable pour que l'on ne criât pas trop contre moi. Je le faisais donc dans mon propre intérêt, le cœur n'y était pour rien. Ce n'était pas pour cela que je m'étais incarné. Loin de racheter mon passé en agissant ainsi, je lui ajoutais de nouvelles erreurs morales ; en un mot, je manquais totalement mon épreuve et je me retrouvai avec deux existences sur les bras, pendant lesquelles j'avais avancé intellectuellement, mais non moralement. Il ne me restait plus qu'à reconnaître que ma seule ressource désormais était d'accepter cette épreuve de misère, seule capable de préparer sérieusement ma réhabilitation et devant laquelle j'avais reculé par crainte de la souffrance et par confiance exagérée en mes propres forces ; j'étais donc bien complètement vaincu, n'ayant rien fait de ce que je voulais faire et ayant fait tout le contraire. Quand j'ai pu me rendre compte de tout cela, le désespoir s'est emparé de moi, et je suis resté bien des mois ainsi, terrassé par des réflexions désolantes. Vos prières, vos exhortations sont venues changer le cours de mes idées et me rappeler que je ne pouvais pas rester toujours ainsi ; je fis appel à toute mon énergie, je priai Dieu et les bons Esprits de m'aider et bientôt je repris courage, tournant mes idées vers l'avenir et ne me rappelant le passé que pour en tirer d'utiles enseignements. C'est là que j'en suis aujourd'hui. Je ne suis plus malheureux et je travaille avec ardeur à mon avancement, soyez persuadé que je vous suis profondément reconnaissant du secours fraternel que vous m'avez donné.

Je ne l'oublierai jamais.

Je n'ai pas fini ce que je désire vous dire. J'ai encore à vous faire part de mes réflexions sur ce qu'est le commerce, cette grande école d'égoïsme et ce qu'il devrait être, ce qu'il sera un jour certainement.

*Besançon, 7 décembre 1883.* Mes amis, ceci est un hors-d'œuvre et n'aura pas de rapport direct avec mes épreuves. Cependant il ne faut pas perdre de vue que, depuis plusieurs incarnations, je m'incarne dans le monde du commerce et des affaires, et que, par conséquent, je puis traiter avec une certaine compétence les questions qui s'y rapportent. Toujours j'ai souffert à mon retour dans l'erraticité à la suite de ces existences-là. Cela tient à ce que j'avais

déjà un certain degré d'avancement qui me permettait de distinguer le bien du mal, lorsque j'ai abordé ce genre d'épreuves, précisément dans le but de soumettre ma conscience à la pierre de touche de l'intérêt matériel, ce terrible dissolvant de toute force morale.

Je n'ai jamais pu parvenir jusqu'ici à sortir d'une façon satisfaisante de ce genre d'épreuve. Mais il faudra que j'y arrive et je crois qu'après avoir subi une existence de pauvreté et de travail, à laquelle je commence à me préparer, j'aurai acquis plus de force pour résister à l'entraînement de l'amour du gain. En effet, tout est là. Le commerce ne devrait être que le moyen de porter partout où elles manquent les choses utiles à la vie, soit en allant les chercher au loin, en les échangeant contre d'autres et rendant ainsi un double service aux populations, soit en les créant soi-même par le travail industriel ; le commerce devrait donc être une fonction sociale, s'exerçant dans l'intérêt des deux parties ; elle devrait être exercée par des fonctionnaires publics, convenablement retribués et n'ayant d'autre intérêt dans leurs opérations que de faire consciencieusement leur devoir, comme les gérants des sociétés coopératives, lorsqu'ils sont honnêtes. Voilà ce qui devrait être dans l'intérêt de tous. Cela sera un jour, lorsque de nouveaux progrès accomplis permettront de réorganiser les vieilles sociétés sur de meilleures bases. Alors le commerce se fera cartes sur table. La valeur intrinsèque de chaque chose sera connue, ainsi que les besoins de tous les centres de consommation et la répartition des produits se fera dans l'intérêt commun. Chacun des producteurs, des transporteurs et des répartiteurs n'étant rémunérés que du service qu'ils auront effectivement rendu à la société. Mais ce temps heureux est encore loin de nous, et avant qu'il puisse se réaliser sur la terre, comme il l'est dans des mondes plus avancés, la création et la répartition des richesses n'est qu'une guerre civile organisée, où l'adresse, la ruse, la puissance des capitaux ont remplacé les glaives, les canons et les gros bataillons.

Sur la terre un petit nombre d'hommes naissent riches. Mais la masse, l'immense majorité naît pauvre, avec l'obligation de se pourvoir du nécessaire par le travail. Il y a des travaux de nature bien diverses, les uns plus pénibles, les autres plus faciles. Mais il en est peu qui permettent à l'homme de s'enrichir et les plus favorisés seulement peuvent mettre quelque chose de côté pour leur vieillesse. Pour s'enrichir en général, sauf d'assez rares ex

ceptions, il faut être déjà riche. Le riche rentier peut s'enrichir encore en économisant sur ses revenus. Le riche industriel s'enrichit aussi en faisant travailler de simples ouvriers, parce qu'il accapare tout le bénéfice qu'il parvient à réaliser sur les produits par des opérations commerciales, dont ils sont l'occasion pour lui. Cependant, il est une position dans la société qui permet à un pauvre de s'enrichir, c'est ce qu'on appelle le commerce simple, c'est-à-dire le rôle d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Ce rôle d'intermédiaire peut être rempli par tout homme intelligent, ayant ce qu'on appelle l'instinct du commerce. Il y a de nombreux exemples de tels hommes, qui ont commencé les affaires avec un petit capital de vingt francs, qui parfois ne leur appartenait pas et qui, peu à peu, ont augmenté le chiffre de leurs affaires et leurs bénéfices au point de devenir de gros négociants ou de riches banquiers. D'où vient, pour cette classe d'hommes, cette facilité plus grande de se tirer du milieu de pauvreté où vivent la plupart de leurs contemporains ? Je vais vous le dire. C'est que, aux yeux de la plupart des hommes, et particulièrement des commerçants, le commerce a pour but unique de gagner de l'argent. Le commerçant ne pense guère à la fonction économique qu'il remplit dans la société. Il s'inquiète peu des services qu'il doit rendre à ses concitoyens. Il s'est mis dans le commerce pour gagner de l'argent et, pour arriver à ce but de tous ses efforts, je rougis de le dire, tous les moyens lui sont bons. Il ne recule ni devant la ruse, ni devant le mensonge et la tromperie.

Pour lui, la fin justifie les moyens. Pourvu qu'il gagne, sa conscience ne lui reproche rien. Il y a certes d'honorables exceptions. Mais tout le monde sait que la masse des commerçants agit ainsi, et on les excuse parce que la plupart, à leur place, en ferait autant. Voilà pourquoi, le progrès des sciences aidant, on ne saura bientôt plus d'où sortira ce qui se boit et ce qui se mange, tant l'art de la falsification a envahi tous les produits. Cela peut vous montrer que je ne charge pas trop le tableau. Du moment qu'il en est ainsi, vous comprenez que le monde commercial est la proie de l'égoïsme ; l'habitude de songer uniquement au gain que produira une opération amène bientôt l'homme à tout mesurer à cette aune.

Pour lui, au bout de quelque temps, ce qui rapporte est bien, et ce qui fait perdre est mal. Pour se tirer sans perte d'une affaire mal engagée, on est prêt à toutes les fourberies, afin de passer, si l'on peut, la perte à son voisin.

Il y a, je vous l'ai dit et je le répète, d'honorables exceptions, mais dans son ensemble le monde des affaires est un coupe-gorge. Comment donc, à moins d'un avancement moral exceptionnel pourrait-on sortir à son honneur d'une semblable épreuve ?

Je suis heureux de n'avoir pas failli plus gravement que je ne l'ai fait. Ma chute est venue surtout de ce que je m'étais promis, en me réincarnant, de me livrer à des œuvres de bienfaisance que j'ai complètement oubliées, mais qui sait ce que j'aurais fait si, au lieu de prospérer, mes affaires avaient périclité ? qui sait si alors tous les moyens ne m'auraient pas paru bons pour éviter la ruine et la perte de ma réputation d'habileté à laquelle je tenais beaucoup ? Je frémis en y pensant et je remercie Dieu, du fond de mon cœur, de ne m'avoir pas soumis à de pareilles tentations.

Voilà, mes amis, ce que je voulais vous dire. Je serai heureux si mes dictées ont pu vous paraître instructives. Jamais je n'oublierai le sentiment fraternel qui vous a portés à vous occuper de moi et à m'aider dans ma détresse. Je resterai votre ami et j'espère que nous pourrons nous entr'aider dans d'autres existences.

Votre ami reconnaissant,      *Esprit G...*

---

**NÉCROLOGIE.** Madame *Nény* est décédée à Paris en février ; ce fut un cœur d'élite ; sa vie fut consacrée au bien, au dévouement, et nos guides qui se connaissent en valeur morale, accourus pour la recevoir au seuil de l'existence nouvelle dans l'erraticité, auront conduit cet esprit dans la demeure où résident les bons, les énergiques, les éprouvés, à une place que bien des riches et des vaniteux pourront envier. Le vendredi, 22 février, une nombreuse assistance à nos séances habituelles, a écouté religieusement les pensées d'Allan-Kardec à l'adresse de ceux qui viennent de mourir.

M. *Henri Millet*, (Gard), nous annonce le dégagement spirituel de sa jeune dame, sous l'étreinte d'une maladie terrible ; ce fidèle et ce dévoué engage ses F. E. C., à évoquer, à prier pour sa chère compagne.

---

### **Œuvres des Conférences.**

---

Mmes Kina, 30 fr.— Douniol, 5 fr.— Mme L., 250 fr.

MM. Beulant, 5 fr.— Harlaud, 10 fr.— A. Woog, 5 fr.— Nozeran, 5 fr.— Griffon, 5 fr.

### **Œuvres Spiritiques.**

---

Mme L., 250 fr.— Mme Héringier, 5 fr.

M. Médecin, 3 fr.— M. Xylander, 5 fr.— M. Mertian, 3 fr.— Mme Contamine, 10 fr.— M. Fabre, 5 fr.— Vve Domergue, 5 fr.— M. Griffon 5 fr.

---

*Le Gérant : H. JOLY.*

---

Clermont (Oise.) — Imp. DAIK frères. Maison spéciale pour Journaux et Revues.